

**René Daumal, *Le Mont Analogue*
Roman d'aventures alpines non euclidiennes
*et symboliquement authentiques***

La petite bibliothèque

2017

15 pages

crayon, impressions numériques transférées à l'acétone

Transcription manuscrite de passages de *Le Mont Analogue*, roman d'aventures alpines non euclidiennes et symboliquement authentiques, de René Daumal, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 2014 (1981).

Dans la tradition fabuleuse, avais-je écrit en substance, la Montagne est le lien entre la Terre et le Ciel. Son sommet unique touche au monde de l'éternité, et sa base se ramifie en contreforts multiples dans le monde des mortels. Elle est la voie par laquelle l'homme peut s'élever à la divinité, et la divinité se révéler à l'homme.

René Daumal, « Chapitre premier, qui est le chapitre de la rencontre »,
Le Mont Analogue, p. 15-16.

- Vous comprenez, me dit Pierre Segel, nous avons à décider de choses si graves, dont les conséquences peuvent avoir tant de répercussions dans tous les recoins de nos vies, à vous et à moi, que nous ne pouvons pas tirer comme cela de tout en blanc, sans avoir un peu fait connaissance. Marcher ensemble, parler, manger, se taire ensemble, voilà ce que nous pouvons faire aujourd'hui. Plus tard, je crois que nous aurons des occasions d'agir ensemble - et il faut bien tout cela pour « faire connaissance », comme on dit.

René Daumal, « Chapitre premier, qui est le chapitre de la rencontre »,
Le Mont Analogue, p. 25-26.

Le long du sentier, collés aux vitres ou accrochés aux arbustes, ou pendants du plafond, de sorte que l'espace libre était utilisé au maximum, s'offraient à la vue des centaines de petites pancartes. Chacune portait un dessin, une photographie ou une inscription, et leur ensemble constituait une véritable encyclopédie de ce que nous appelons les « connaissances humaines ». [...]

Puis la conversation fit des sauts, des glissades, des volte-face, et je compris l'usage qu'il faisait de tous ces bouts de carton qui étalaient devant nous le savoir de notre siècle. Ces figures et inscriptions, nous en avons tous une collection plus ou moins étendue dans notre tête; et nous avons l'illusion que nous « pensons » les plus hautes pensées scientifiques et philosophiques, quand quelques-unes

de ces fiches se sont groupées d'une façon ni trop coutumière ni trop nouvelle, par hasard - c'est-à-dire par l'effet des courants d'air, ou simplement du fait du mouvement incessant qui les agite, comme le mouvement brownien agite les particules en suspension dans un liquide. Ici, tout ce matériel était visiblement hors de nous ; nous ne pouvions nous confondre avec lui. Comme une quincaillerie à des clous, nous suspendions notre conversation à ces petites images, et chacun voyait les mécanismes de la pensée de l'autre et de la sienne propre avec une égale clarté.

René Daumal, « Chapitre premier, qui est le chapitre de la rencontre »,
Le Mont Analogue, p. 25-26-27.

Il y avait dans la manière de penser de cet homme, comme dans toutes ses apparences, un singulier mélange de rigoureuse maturité et de fraîcheur enfantine. Mais surtout, de même que je sentais, à côté de moi, ses jambes nerveuses et infatigables, je ressentais sa pensée comme une force aussi sensible que la chaleur, la lumière ou le vent. Cette force, c'était une faculté exceptionnelle de voir les idées comme des faits extérieurs, et d'établir des liens nouveaux entre des idées d'apparences tout à fait disparates.

Je l'entendais - je le voyais même, oserais-je dire, - traiter de l'histoire humaine comme d'un problème de géométrie descriptive, puis la minute suivante, parler des propriétés des nombres comme s'il se fût agi d'espèces zoologiques, la fusion et la scission des cellules vivantes devenait un cas particulier de raisonnement logique, et le langage prenait ses lois dans la mécanique céleste.

René Daumal, « Chapitre premier, qui est le chapitre de la rencontre »,
Le Mont Analogue, p. 27-28.

- Encore jeune, dit-il, j'avais connu à peu près tous les plaisirs et tous les désagréments, tous les bonheurs et toutes les souffrances qui peuvent échoir à l'homme en tant qu'animal social. Inutile de vous donner des détails : le répertoire des événements possibles, dans les destinées humaines, est assez limité, et ce sont toujours à peu près les mêmes histoires. Je vous dirai seulement que je me trouvais un jour seul, tout seul, avec la certitude que j'avais fini un cycle d'existence. J'avais beaucoup voyagé, étudié les sciences les plus hétéroclites, appris une dizaine de métiers. La vie me traitait un peu comme un organisme traite un corps étranger : elle cherchait visiblement ou à m'encoder ou à m'expulser, et moi-même j'avais soif d'« autre-chose ».

René Daumal, « Chapitre premier, qui est le chapitre de la rencontre »,
Le Mont Analogue, p. 28-29.

Il y avait là comme une caricature diabolique d'une grande idée - de cette idée qui en moi semblait comme en moi-même il y a une personne à haïr et une personne à aimer.

René Daumal, « Chapitre premier, qui est le chapitre de la rencontre »,
Le Mont Analogue, p. 30.

Ah ! Si les savants d'aujourd'hui, au lieu d'inventer sans cesse de nouveaux moyens de rendre la vie plus facile, mettaient leur ingéniosité à fabriquer des instruments propres à tirer les hommes de leur torpeur ! Il y a bien les mitrailleuses mais cela dépasse de trop le but...

René Daumal, « Chapitre premier, qui est le chapitre de la rencontre »,
Le Mont Analogue, p. 31-32.

J'en sortais avec le titre de Père Segol. J'ai conservé ce pseudonyme. Les religieux, mes compagnons, m'avaient ainsi appelé à cause d'une tournure d'esprit qu'ils avaient remarquée en moi, qui me faisait prendre, au moins à titre d'exercice, le contre-pied de toutes les affirmations qui m'étaient proposées, intervenir en toute chose la cause et l'effet, le principe et la conséquence, la substance et l'accident.

René Daumal, « Chapitre premier, qui est le chapitre de la rencontre »,
Le Mont Analogue, p. 33.

Je feuillais en silence mes souvenirs, des souvenirs profonds où les mots ne s'étaient pas encore mis.

René Daumal, « Chapitre premier, qui est le chapitre de la rencontre »,
Le Mont Analogue, p. 36-37.

Il était prouvé par l'expérience, me disais-je, qu'un homme ne peut pas atteindre directement et de lui-même la vérité ; il fallait qu'un intermédiaire existât - encore humain par certains côtés, et dépassant l'humanité par d'autres côtés. Il fallait que, quelque part sur notre Terre, vécût cette humanité supérieure, et qu'elle ne fût pas absolument inaccessible. Et alors, tous mes efforts me devaient-ils pas être consacrés à la découvrir ? Même si, malgré ma certitude, j'étais victime d'une monstrueuse illusion, je n'aurais rien perdu à faire de tels efforts, puisque, de toute façon, hors de cet espoir, toute la vie était dépourvue de sens.

René Daumal, « Chapitre premier, qui est le chapitre de la rencontre »,
Le Mont Analogue, p. 40-41.

Mais, du fait que nous sommes deux, tout change ; la tâche ne devient pas deux fois plus facile, non : d'impossible elle devient possible. C'est comme si, pour mesurer la distance d'un astre à notre planète, vous me donniez un point connu sur la surface du globe : le calcul est impossible ; donnez-moi un second point, il devient possible, parce qu'alors je peux construire le triangle.

Ce n'est lorsque dans la géométrie était bien dans sa manière. Je ne sais pas si je le comprenais très bien, mais il y avait là une force qui me convainquait.

René Daumal, « Chapitre premier, qui est le chapitre de la rencontre »,
Le Mont Analogue, p. 41-42.

Cette loi pourrait se formuler : la résonance aux plus proches affirmations, mais les guides du Mont Analogue, qui me l'exposèrent plus tard, l'appelaient simplement la caméléonne. Le Père Segel m'avait vraiment convaincu, et, tandis qu'il me parlait, j'étais tout prêt à la suivre dans sa folle expédition. Mais, à mesure que je me rapprochais de mon domicile, où j'allais retrouver toutes mes vieilles habitudes, je me représentais mes collègues de bureau, mes confrères écrivains, mes meilleurs camarades, écoutant le récit de l'étonnante entrevue que je venais d'avoir. J'imaginai leurs sarcasmes, leur scepticisme, leur apitoiement.

René Daumal, « Chapitre premier, qui est le chapitre de la rencontre »,
Le Mont Analogue, p. 44.

Il s'agissait de mesurer le pouvoir de la pensée en valeur absolue.
« Ce pouvoir, disait Segel, est arithmétique. En effet, toute pensée est une capacité de saisir les divisions d'un tout ; or, les nombres ne sont pas autre chose que les divisions de l'unité, c'est-à-dire les divisions d'un tout absolument quelconque.

T'observais donc, sur moi et sur d'autres, combien de nombres un homme peut réellement penser, c'est-à-dire se représenter sans les décomposer et sans les figurer ; combien de conséquences successives d'un principe il peut saisir à la fois, instantanément ; combien d'inclusions d'espèce en genre ; combien de relations de cause à effet, de fin à moyen ; et je ne trouvais jamais un nombre supérieur à 4. [...] » [...]

Voilà pourquoi nous prenons constamment l'accident pour la substance, l'effet pour la cause, le moyen pour la fin, notre bateau pour une habitation permanente, notre corps ou notre intellect pour nous-mêmes, et nous-même pour une chose éternelle.

René Daumal, « Chapitre troisième, qui est celui de la traversée »,
Le Mont Analogue, p. 87-88-89.

Car les glaciers sont des êtres vivants, puisque leur matière se renouvelle par un processus périodique dans une forme à peu près permanente. Le glacier est un être organisé : on voit une tête, qui est son nez, par où il broute la neige et avale des débris de rocher, tête bien séparée du reste du corps par la rimaie ; puis un ventre énorme, où s'achève la transformation de la neige en glace, ventre sillonné par des crevasses profondes et par des rigoles, canaux excréteurs du surplus d'eau ; et, à sa partie inférieure, il rejette, sous forme de moraine, les déchets de sa nourriture. Sa vie est rythmée par les saisons. Il dort l'hiver et se réveille au printemps, avec des craquements et des éclatements. Certains glaciers se reproduisent même, par des procédés qui ne sont guère plus primitifs que ceux des êtres unicellulaires, soit par conjonction et fusion, soit par scission qui donne naissance à ce qu'on appelle les glaciers régénérés.

René Daumal, « Chapitre troisième, qui est celui de la traversée »,
Le Mont Analogue, p. 95-96.

Les hommes-creux habitent dans la pierre, ils y circulent comme des cavernes voyageuses. Dans la glace ils se promènent comme des bulles en forme d'hommes. Mais dans l'air ils ne s'aventurent, car le vent les emporterait.

Ils ont des maisons dans la pierre, dont les murs sont faits de trous, et des tentes dans la glace, dont la toile est faite de bulles. Le jour ils restent dans la pierre, et la nuit errent dans la glace, où ils dansent à la pleine lune. Mais ne voient jamais le soleil, autrement ils éclateraient.

Ils ne mangent que du rive, ils mangent la forme des cadavres, ils s'enivrent de mots rides, de toutes les paroles rides que nous autres nous prononçons.

Certains gens disent qu'ils furent toujours et seront toujours.
D'autres disent qu'ils sont des morts. Et d'autres disent que
chaque homme vivant a dans la montagne son homme-croix,
comme l'épée a son fourreau, comme le pied a son empreinte,
et qu'à la mort ils se rejoignent.

René Daumal, « Chapitre troisième, qui est celui de la traversée »,
Le Mont Analogue, p. 99-100.

Mais dans mes relations avec les êtres supérieurs du Mont Analogue,
qu'est-ce qui pourrait constituer une monnaie d'échange? Que
possédions-nous qui eût réellement de la valeur? Avec quoi
pourrait-on payer la nouvelle connaissance que nous allions y
chercher? Allions-nous la mendier? Ou bien devrions-nous
l'acquiescer à crédit?

Chacun faisait son inventaire, et chacun de jour en jour se
sentait plus pauvre, ne voyant rien autour de lui ni en lui
qui lui appartint réellement. Si bien qu'un soir ce furent huit
pauvres hommes ou femmes, démunis de tout, qui regardèrent
le soleil descendre sur l'horizon.

René Daumal, « Chapitre troisième, qui est celui de la traversée »,
Le Mont Analogue, p. 106.

Un des mythes disait à peu près ceci :

« Au commencement, la Sphère et le Tétraèdre étaient unis en une
seule forme impensable, inimaginable. Concentration et Expansion
mystérieusement unies en une seule Volonté qui ne voulait que soi.

Il y eut séparation, mais l'Unique reste l'unique.

La Sphère fut l'Homme quimercial, qui, voulant réaliser séparément
tous ses désirs et possibilités, s'émietta en figure de toutes les
espèces animales et des hommes d'aujourd'hui.

Le Tétracène fut la Plante primordiale, qui engendra de même tous les végétaux.

L'Animal, fermé à l'espace extérieur, se creuse et se ramifie intérieurement, poumons, intestins, pour recevoir la nourriture, se conserver et se perpétuer. La Plante, épanouie dans l'espace extérieur, se ramifie extérieurement pour y mener la nourriture, racines, feuillage.

René Daumal, « Chapitre quatrième où l'on arrive, et où le problème de la monnaie se pose en termes précis », *Le Mont Analogue*, p. 124 - 125.

Ainsi, avant même d'avoir fait les premiers pas, nous glissions déjà vers l'abandon, - oui, vers l'abandon, car c'était abandonner notre bout et trahir notre parole que de passer une seule minute à satisfaire une curiosité inutile. Bien misérables nous parurent tout à coup nos enthousiastes d'explorateurs, et les quêtistes habiles dont nous les parions. Nous n'exions pas nous regarder. On entendit gronder sourdement la voix de Segel :

- Cloquer ce vilain hibou à la porte et partir sans se retourner !

Nous le connaissions tous, ce vilain hibou de la cupidité intellectuelle, et chacun de nous avait eu le sien cloué à la porte, sans compter quelques pies jacassantes, dindons paradours, tourterelles roucoulantes, et les oies, les oies grasses ! Mais tous ces oiseaux-là sont tellement ancrés, entés à notre chair que nous ne pouvions les en extraire sans nous déchirer les entrailles.

Il fallait vivre avec eux encore longtemps, les souffrir, les bien connaître, jusqu'à ce qu'ils tombent de nous comme les croûtes, dans une maladie éruptive, tombent d'elles-mêmes à mesure que l'organisme retrouve la santé ; il est mauvais de les arracher prématurément.

Nos quatre hommes d'équipage, à l'ombre d'un pin, jouaient aux cartes, et, jusqu'à ils n'avaient, eux, aucune prétention à escalader les cimes, leur manière de passer le temps nous parut, comparée à la nôtre, des plus raisonnables.

Rene Daumal, « Chapitre quatrième où l'on arrive, et où le problème de la monnaie se pose en termes précis », *Le Mont Analogue* n° 128-129

C'est au cours de ces journées de pluie que nous commençâmes à nous appeler mutuellement par nos surnoms. Cela s'était amorcé par la coutume que nous avions déjà de dire « Hans » et « Karl », et ce petit changement n'était pas un simple effet de l'intimité. Si nous nous appelions maintenant Judith, Renée (ma femme), Pierre, Arthur, Ivan, Théodore (c'est mon surnom), il y avait à cela un autre sens, pour chacun de nous. Nous commençons à nous dépouiller de nos vieux personnages. En même temps que nous laissons sur le littoral nos encombrants appareils, nous nous préparons aussi à rejeter l'artiste, l'inventeur, le médecin, l'érudit, le littéraire. Sous leurs déguisements, des hommes et des femmes montraient déjà le bout de leur nez. Des hommes, des femmes, et toutes sortes d'animaux aussi.

Pierre Segal, encore une fois, nous donna l'exemple, - sans le savoir, et sans se douter non plus qu'il devenait poète. Il nous dit un soir, alors que nous venions de tenir conseil sur la plage avec le chef de nos porteurs et notre ânier :

- Te nous ai conduits jusqu'ici, et je fus votre chef. Ici je dépose ma casquette galonnée, qui était couronne d'épines pour la mémoire que j'ai de moi. Au fond mon trouble de la mémoire que j'ai de moi, un petit enfant se réveille et fait saugreter le masque du vieillard. Un petit enfant qui cherche père et mère, qui cherche avec nous l'aide et la protection, la protection contre son plaisir et son rêve, l'aide pour devenir ce qu'il est sans imiter personne.

Rene Daumal, « Chapitre quatrième où l'on arrive, et où le problème de la monnaie se pose en termes précis », *Le Mont Analogue*, p. 134-135.

Comme si les montagnards chantaient jamais en marchant ! Oui, on chante parfois, après quelques heures de grimée dans les éboulis ou sur des gazons, mais chacun pour soi, en serrant les dents. Moi, par exemple, je chante : « tyak ! tyak ! tyak ! Tyak ! » - un « tyak » par pas ; sur la meize, en flem midi, cela devient : « tyak ! tchi tchi tyak ! » Un autre chante : « steum ! di di steum ! » ou « dji ... jof ! dji ... jof ! ». C'est le seul genre de chansons de route de montagnards que je connaisse.

René Daumal, « [Chapitre cinquième] », *Le Mont Analogue*, p. 141 - 141.

Bernard alluma un feu, sur lequel il jeta de l'herbe meillée, puis il regarda attentivement dans la direction du cirque. Au bout de quelques minutes, nous vîmes, très loin s'élever, répondant au signal, une mince fumée blanche, presque confondue avec la lente écume des cascades.

L'homme devient vivement attentif, dans la montagne, à tout signe d'une présence d'un de ses semblables. Mais cette lointaine fumée était pour nous particulièrement émouvante, ce salut que nous adressaient des inconnus marchant devant nous sur le même chemin ; car le chemin liait désormais notre sort et le leur, même si nous ne devions jamais nous rencontrer. De ces gens, Bernard ne savait rien.

René Daumal, « [Chapitre cinquième] », *Le Mont Analogue*, p. 144 - 145.

Toute la pente de la montagne, qui n'était pas encore coupée par la grande cascade, croulait, éclatait, fusait en avalanches de pierres et de boue. [...] On m'avait interdit de repartir, jusqu'à ce qu'une commission de guides ait déterminé les causes de la catastrophe. Au bout d'une semaine, je fus convoqué devant cette commission, qui déclara que j'étais le responsable de ce désastre, et que, en vertu du premier jugement, je devais réparer les dégâts.

Je fus abasourdi. Mais on m'expliqua comment les choses s'étaient passées, d'après l'étude faite par la commission. Voici ce qui me fut expliqué, - impartialement, objectivement, et je puis même dire aujourd'hui avec bonté, mais d'une façon catégorique. Le mieux rat que j'avais tué se nourrissait principalement d'une sorte de guêpe abondante en cet endroit. Mais, à son âge surtout, un rat de roche n'est pas assez agile pour attraper les guêpes au vol; aussi ne mangeait-il guère que les malades et les débiles qui se traînaient à terre et s'envolaient difficilement. Ainsi il détruisait les guêpes porteuses de tares ou de germes qui, par hérédité ou par contagion, auraient, sans son intervention inconsciente, répandu de dangereuses maladies dans les colonies de ces insectes. Le rat mort, ces maladies se propagèrent rapidement et, au printemps suivant, il n'y avait presque plus de guêpes dans toute la région. Or ces guêpes, en butinant les fleurs, assuraient leur fécondation. Sans elles, une quantité de plantes qui jouent un grand rôle dans la fixation des terrains mouvants,

On ne peut pas rester toujours sur les sommets - Il faut redescendre ...
A quoi bon, alors ? Voici : le haut connaît le bas, le bas ne connaît pas le haut - En montant, note bien toutes les difficultés de ton chemin ; tant que tu montes, tu peux les voir - À la descente, tu ne les vois plus, mais tu sauras qu'elles sont là, si tu les as bien observées -

Il y a un art de se diriger dans les basses régions, par le souvenir de ce qu'on a vu lorsqu'on était plus haut - Quand on ne peut plus voir, on peut du moins encore savoir - [...]

Tiens l'œil fixé sur la voie du sommet, mais n'oublie pas de regarder tes pieds - Le dernier pas dépend du premier - Ne te crois pas arrivé parce que tu vois la cime - Veille à tes pieds, assure ton pas prochain, mais que cela ne te distraie pas du but le plus haut - Le premier pas dépend du dernier -

Lorsque tu vas à l'aventure, laisse quelque trace de ton passage, qui te guidera au retour : une pierre posée sur une autre, des herbes couchées d'un coup de bâton - Mais si tu arrives à un endroit infranchissable ou dangereux, pense que la trace que tu as laissée pourrait égayer ceux qui viennent à la suite - Retourne donc sur tes pas ^{et} efface la trace de ton passage - Cela s'adresse à quiconque veut laisser dans ce monde des traces de son passage - Et même sans le vouloir, on laisse toujours des traces - Réponds de tes traces devant tes semblables -

Si, ayant trois fois descendu puis remonté par des sautoirs qui se terminaient par des à-pics (qu'on ne voit qu'au dernier moment), tes jambes se mettent à trembler du genou à la cheville et tes dents à se serrer, gagne d'abord quelque petite plate-forme où tu puisses t'arrêter en sûreté ; et rappelle à ta mémoire tout ce que tu sais d'injures, et lance-les à la montagne, et crache sur la montagne, enfin insulte-la de toutes façons possibles, bois une gorgée, mange une bouchée et remets-toi à grimper, tranquillement, lentement, comme si tu avais la vie entière pour te tirer de ce mauvais pas. Le soir, avant de t'endormir, lorsque cela te reviendra, tu verras alors que c'était une comédie : ce n'est pas la montagne que tu as vaincue. La montagne n'est que roc ou glace sans oreilles et sans cœur. Mais cette comédie t'a peut-être sauvé la vie.

Souvent d'ailleurs, aux moments difficiles, tu te surprendras à parler à la montagne, tantôt la flattant, tantôt l'insultant, tantôt promettant, tantôt menaçant ; et il te semblera que la montagne répond, si tu lui a parlé comme il fallait, en s'adoucissant, en se soumettant. Ne te méprise pas pour cela, n'aie pas honte de te conduire comme ces hommes que nos savants appellent des primitifs et des omnivores. Sache seulement, lorsque tu te rappelles ensuite ces moments-là, que ton dialogue avec la nature n'était que d'image, fleur de toi, d'un dialogue qui se faisait au-dedans.

Les chaussures, ce n'est pas comme les pieds : on n'est pas né avec. On peut donc les choisir. Laisse-toi guider pour ce choix par les gens expérimentés d'abord ; puis par ta propre expérience. Très vite, tu seras si bien accoutumé à tes sautoirs que chaque clou te sera comme un doigt capable de tâter le roc et de s'y agripper ; ils deviendront un instrument sensible et sûr, et comme une partie de toi-même. Et pourtant, tu n'es pas né avec, et pourtant, quand elles seront usées, tu les jetteras, sans cesser pour cela d'être ce que tu es.

Ce que j'ai à raconter est tellement extraordinaire que je dois prendre certaines précautions. Pour enseigner l'anatomie, on se sert de schémas conventionnels, - plutôt que de photographies, - qui diffèrent de tous points de vue de l'objet étudié à étudier, sauf que certaines relations - celles, précisément, qui forment la chose à connaître - sont conservées. J'ai fait de même ici.

René Daumal, « 2. », *Le Mont Analogue*, p. 167-168.

Il me fallait maintenant, pour longtemps, rester en bas, couché, ou à cueillir des fleurs, mon pistolet sous une armure. Alors je me souvins que j'étais, de mon métier, littérateur. Et que j'avais une belle occasion d'employer ce métier à sa fin ordinaire, qui est de parler au lieu de faire. Ne pouvant courir les montagnes, je les chanterais, d'en bas. Je dois convenir que j'eus cette intention. Mais, fumeusement, elle répandait en moi une odeur repoussante : l'odeur de cette littérature qui n'est qu'un pis-aller, l'odeur des paroles que l'on aligne pour se dispenser d'agir, ou pour se consoler de ne pas pouvoir.

Je me mis à penser plus sérieusement, avec la lourdeur et la gaucherie dont on remue alors la pensée, lorsqu'on a vaincu son corps en vainquant le rocher et la glace. Je ne parlerais pas de la montagne, mais par la montagne. Avec cette montagne comme langage, je parlerais d'une autre montagne, qui est la voie unissant la terre au ciel, et j'en parlerais non pas pour me résigner, mais pour m'extorquer.

Et toute l'histoire - mon histoire jusqu'à ce jour, cette liste de mots de montagne - fut tracée devant moi. Toute une histoire qu'il me faudra maintenant le temps de raconter ; et il me faudra aussi le temps d'achever de la vivre.

René Daumal, « 4. », *Le Mont Analogue*, p. 173-174.

